Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2002)

Heft: 1

Artikel: L'Historie à l'épreuve du regard sur soi

Autor: Moser-Verrey, Monique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870286

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'HISTOIRE À L'ÉPREUVE DU REGARD SUR SOI

Dans quelle mesure et de quelle façon l'histoire du XXe siècle s'inscrit-elle dans les textes autobiographiques d'Alice Rivaz ? À première vue, Alice Rivaz entretient un rapport hostile avec l'Histoire. Elle préfère s'occuper de simples individus qui subissent et réagissent à leur manière face aux événements historiques. Cependant, bien qu'Alice Rivaz ne travaille pas « en historienne », l'Histoire est l'un des mots ou l'une des notions qui travaille en profondeur son écriture et soulève des charges affectives parfaitement ambivalentes puisqu'en dénonçant l'horreur de l'Histoire, elle émet aussi son désir d'en faire partie. Cheminant par l'écriture, elle finira par faire l'expérience d'un moment de réconciliation.

La vie d'Alice Rivaz (1901-1998) embrasse à peu près l'ensemble du XXe siècle. C'est donc l'histoire de ce siècle avec ses révolutions, ses luttes sociales, ses guerres mondiales, ses divisions idéologiques, son miracle économique, ses communications sans frontières et sa progressive globalisation d'enjeux multiples qui marque l'existence de notre auteure. La question de savoir dans quelle mesure et de quelle façon cette histoire s'inscrit dans les textes qu'Alice Rivaz consacre à la notation ou encore la mise en forme de son itinéraire personnel guidera dès lors notre réflexion. Entre les deux pôles que constituent l'histoire, d'une part, et le texte, d'autre part, le sujet de l'écriture pourrait bien apparaître comme s'engendrant lui-même en produisant justement du texte au cœur du processus historique. Sans essentialiser aucun des termes de la triade « sujet, texte, histoire »[1], nous observerons

1. Pour suivre le développement consacré à l'espace de réflexion mis en jeu par ces trois termes, dont je reprends ici la conclusion, on consultera Maurice DOMINO « Sujet, texte, histoire », in *Sujet, texte, histoire* (Colloque du 28 avril 1979), Paris, Les Belles Lettres, 1981 (Annales littéraires de

simplement la dialectique des rapports entre ces termes, toujours propre à soulever de nouvelles questions.

Cette enquête s'intéressera donc surtout aux textes autobiographiques d'Alice Rivaz. S'arrêtant d'abord sur *Comptez vos jours*, texte très travaillé qui offre une synthèse rapide des principaux enjeux de la problématique, elle abordera ensuite *L'Alphabet du matin*, qui épelle les premières années du XXe siècle au gré des perceptions d'une enfant mêlée à la mouvance socialiste depuis la première révolution russe en 1905, jusqu'à l'assassinat de Jean Jaurès en 1914. Puis, elle interrogera pour finir *Traces de vie*, une série de carnets de notes s'étendant de l'année 1939 à l'année 1982 et couvrant ainsi l'espace de la production littéraire d'Alice Rivaz. Cette production, elle-même, n'est pas sans rapports avec la vie de l'auteure, de sorte qu'à l'occasion les développements de l'enquête évoqueront aussi certains récits.

De l'avis de la principale spécialiste de l'œuvre d'Alice Rivaz, notre auteure « ne travaille pas en historienne, elle ne s'intéresse ni aux masses (en termes économiques), ni aux populations (en termes politiques), mais aux individus et aux conséquences des événements sur leurs vies. C'est sa manière de dénoncer les horreurs et les absurdités de l'Histoire[2]». Le rapport hostile qu'Alice Rivaz entretient avec l'Histoire est aussi affiché dans l'intitulé du chapitre d'où est tirée cette citation. Celui-ci renchérit sur le dégoût que l'Histoire lui inspire en reprenant une remarque qu'elle avait inscrite dans son carnet en novembre 1956 lors du soulèvement des Hongrois et de la guerre entre Israël et l'Égypte. Comme Alice Rivaz voyait dans ces événements un « risque de guerre généralisée » elle notait : « Dès que l'Histoire se remet en marche tout redevient intolérable, écœurant[3]».

Si l'on consulte, ensuite, la monographie de Roger-Louis Junod sur Alice Rivaz, on apprend que malgré tout il ne fait pas bon vivre à l'abri de l'Histoire. Dans *Comptez vos jours*, par exemple, il apparaît que comme « citoyenne d'un petit pays en marge de l'Histoire, "immobile moyeu d'une roue qui a nom Europe", la

---

l'Université de Besançon, no 259), p. 19-30.

2. Françoise FORNEROD, *Alice Rivaz, pêcheuse et bergère de mots*, Genève, Zoé, 1998, p. 109-110.

3. Alice RIVAZ, *Traces de vie. Carnets 1939-1982*, Vevey, Bertil Galland, 1983, p. 115.

narratrice se sent *séparée* de tous[4]». Ainsi, bien qu'Alice Rivaz ne travaille pas « en historienne », l'Histoire est l'un des mots ou l'une des notions qui travaille en profondeur son écriture et soulève des charges affectives parfaitement ambivalentes puisqu'il est aussi vrai, nous l'avons vu, de signaler l'horreur qu'éprouve le sujet face à l'Histoire que son désir d'en faire partie.

Parlant des romans d'Alice Rivaz, Françoise Fornerod précise qu'à l'exception de *Jette ton pain*, ceux-ci sont historiquement situés, mais que les événements « apparaissent comme des forces du destin face auxquelles les héros sont obligés de se définir et de prendre position[5]». Dans *Comptez vos jours* l'héroïne, qui raconte sa propre histoire, s'efforce également de se situer par rapport aux événements de l'Histoire dont elle se veut issue. Voici ce qu'elle affirme :

> Dans mes veines coule un sang mélangé de paysans et de vignerons, d'horlogers, d'évangélistes et de maîtres d'école. [...] Les uns étaient venus de France, lors des grandes transhumances huguenotes. Les autres ne connurent ni ciel, ni terre qui ne fussent d'ici. Nombreuses dans mon ascendance féminine celles qui furent ménagères, fileuses, horlogères, vigneronnes[6].

Tout commence ici par l'histoire sociale menant à l'émergence du « je » qui se comprendra dans une filiation féminine, femmes dont l'adresse, sous la poussée de l'industrialisation, puis de la bureaucratisation du pays de Vaud, s'avère transférable des ménages aux ateliers d'horlogerie, puis aux bureaux. « N'est-ce pas là, dit encore la narratrice en s'associant aux personnages évoqués, n'est-ce pas là que pour beaucoup d'entre nous s'écoulera le sablier du Temps ?[7]» S'il reste encore une Histoire à écrire, c'est sans doute celle des femmes car « [...] par nos soins se dessinent le visage encore incertain de l'époque et celui que prendra peut-être une espèce féminine encore dans les limbes[8]». En résumé, le sujet du récit autobiographique s'inscrit dans l'histoire sociale non encore

---

4. Roger-Louis JUNOD, *Alice Rivaz*, Fribourg, Éditions Universitaires, 1980, p. 67.

5. Françoise FORNEROD, « Alice Rivaz », *in* Roger Francillon, éd., *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne, Payot, Tome 3, p. 302.

6. Alice RIVAZ, *Comptez vos jours*, Paris, José Corti, 1966, p. 9-10.

7. *Ibid.*, p. 11.

8. *Ibid.*, p. 12.

écrite des femmes dont le travail donne forme à l'époque contemporaine et dont le regroupement est appelé à constituer une espèce ou encore « un peuple immense et neuf » comme le veut le titre d'un essai publié dans la revue *Suisse contemporaine* en décembre 1945[9].

Dès lors, il n'apparaît plus entièrement juste d'affirmer qu'Alice Rivaz « ne s'intéresse ni aux masses (en termes économiques), ni aux populations (en termes politiques)[10] ». Au contraire, elle s'intéresse passionnément à la productivité des femmes et aux populations négligées qu'elles constituent. Le problème se situe plutôt du côté de l'espèce masculine à qui l'on doit l'écriture de l'Histoire, car elle oublie l'importance de l'espèce féminine. En clamant la vitalité de l'espèce féminine à la fin de la deuxième guerre mondiale, Alice Rivaz se voit obligée de dénoncer l'« [a]bsence des femmes du verbe[11] ». En fait, la difficulté qu'éprouve notre auteure face à l'Histoire se situe sur le plan de la parole ou encore sur celui de l'écriture, car elle ne peut pas adhérer aux valorisations ni aux figurations convenues dans le discours appelé « Histoire » avec un grand « H ». Elle appelle de ses vœux l'émergence d'une parole de femmes lançant dès 1945 cette injonction : « Qu'attendons-nous pour *dire* à notre tour[12] »? Retournons maintenant au texte de *Comptez vos jours* pour situer les divers plans du discours historique dont la narratrice ressent le besoin de se détacher, puisqu'elle n'y trouve rien qui donnerait à voir le corps de son espèce ni le visage de son époque.

Par ordre d'ancienneté, il y a d'abord l'histoire géologique qui raconte les « soubresauts de la planète[13] ». Ceux-ci n'ont rien produit de réjouissant de l'avis de la narratrice qui s'exclame : « J'aurais voulu naître près d'un océan plutôt que dans ce pays [...] qui garde sur son corps et sa face les blessures sans remède des grandes secousses de l'écorce terrestre[14] ». Tout en évoquant l'âge de la formation des Alpes, la narratrice se souvient aussi de la création du monde selon le récit biblique de la *Genèse* et rappelle

---

9. Alice RIVAZ, *Ce nom qui n'est pas le mien* (1980), rééd. Vevey, L'Aire, 1998, p. 63.
10. F. Fornerod, *Alice Rivaz*, p. 109.
11. A. Rivaz, «Ce nom qui n'est pas le mien », p. 63.
12. *Ibid.*, p. 68.
13. A. Rivaz, *Comptez vos jours*, p. 14.
14. *Ibid.*, p. 13.

que l'eau a été « l'élément premier de ce globe si paradoxalement baptisé du nom de Terre[15]». Tandis que l'océan et l'eau s'écrivent avec une minuscule, la majuscule distingue dans cette citation le nom de « Terre », tout comme elle distingue un peu plus loin celui d'« Histoire de ce temps[16]» et d'« Histoire » tout court, termes qui recouvrent ici l'idée des malheurs ayant frappé à la porte des voisins de la Suisse, c'est-à-dire l'histoire socio-politique des guerres mondiales du XXe siècle.

L'histoire biblique, l'histoire géologique et l'histoire socio-politique ont ceci en commun qu'elles appellent des majuscules. Or, on l'apprendra dans *L'Alphabet du matin*, les majuscules sont violentes et elles appartiennent plus particulièrement au discours du père qui en l'occurrence fait partie de :

> [...] la redoutable espèce ennemie dont les femmes peuvent toujours tout craindre, celle qui crache dans la rue, jure en maltraitant les chevaux, se soûle dans les cafés, rosse les femmes et les enfants, brandit fusils, matraques et mitraillettes[17].

Alice Rivaz n'est pas la première femme à tenir tête au discours des hommes. Sa mère avant elle avait livré bataille, mais un jour la bataille fut perdue. L'enjeu était alors un emploi en politique pour lequel M. Golay avait décidé de quitter son poste d'instituteur à Clarens :

> Cette fois, tu devras le comprendre... tu de-vras-le-comprendre, répéta-t-il en appuyant sur chaque syllabe comme s'il leur mettait des majuscules. Et avant que maman ait pu répliquer, il nous lança encore une poignée de mots-majuscules, comme des pierres, puis il sortit en claquant violemment la porte derrière lui[18].

Ainsi l'histoire de la famille Golay n'échappe pas à la force déterminante du discours masculin.

L'image de la lutte verbale entre l'homme et les femmes qu'offre Alice Rivaz dans *L'Alphabet du matin* est frappante. Qu'il me soit permis de rapprocher la gestualité évoquée dans cette scène d'un passage de *Comptez vos jours*, car elle rappelle étonnamment le geste divin à l'heure de la création des hommes

---

15. *Ibid.*, p. 15.
16. *Ibid.*, p. 25.
17. Alice Rivaz, *L'Alphabet du matin* (1968), rééd. Vevey, L'Aire, 1994, p. 243.
18. *Ibid.*, p. 244-245.

tel qu'il s'y trouve figuré. Dans ce contexte, on observe, en effet, « les eaux, où Dieu a choisi de jeter à pleines poignées ses semis d'animaux et ses semis d'hommes[19]». Tout se passe comme si lapider femme et enfant de mots-majuscules et jeter dans l'eau des graines animales procédait d'une même plénitude maniée par poignées et capable de s'imposer dans l'espace et dans le temps à tout prix. Il en résultera, aux dires de la narratrice de *Comptez vos jours*, des «œuvres contestables[20]». C'est donc bien l'espèce ennemie et redoutable qui initie l'Histoire, que ce soit celle de la Création tout entière dans la Bible ou encore celle d'une carrière de militant socialiste dans l'univers d'une modeste famille vaudoise au début du XXe siècle. Suivant l'imaginaire de notre auteure, on comprend que cette espèce ennemie arrive à ses fins en projetant ce qui lui appartient sur l'autre espèce qui, se trouvant dès lors violentée, portera bon an mal an son fardeau non sans maugréer.

D'emblée, un esprit réprobateur préside à la façon dont l'œuvre d'Alice Rivaz aborde les mots-majuscules des discours hégémoniques de toute observance, car les mots recouvrent des Idées porteuses de conflits effrayants. Il n'y a cependant, à long terme, point de pierres qui sachent résister à l'usure et point de mots-majuscules dont le pouvoir ne s'effrite. Aucun récit ne dira mieux, par la suite, la fragilité de ces fameux mots-majuscules que celui qui s'intitule « Le vieux militant[21]». Enfoncé par des tribuns plus jeunes que lui, le vieux militant se rend bien compte qu'au sortir de sa bouche ses mots-pierres se changent « en autant de gouttes d'eau ruisselant sur des imperméables[22]». Les jeunes camarades trouvent ses mots démodés et n'y croient plus. « Car les mots aussi vieillissent. L'histoire, pense-t-il, les abandonne alors le long des chemins qu'elle prend, qui ne sont pas toujours ceux qu'on espérait[23]». Le vieux militant ne se fait plus d'illusions, sachant secrètement qu'au bout du compte l'oubli aura raison de son action et de ses mots. C'est alors seulement qu'il sera regretté et que les larmes d'un fils laveront les duretés de son œuvre

---

19. A. Rivaz, *Comptez vos jours,* p. 15.
20. *Ibid.*, p. 15
21. Alice Rivaz, *De mémoire et d'oubli* (1973), rééd. Vevey, L'Aire, 1992, p. 153-165.
22. *Ibid.*, p. 158.
23. *Ibid.*, p. 159.

contestée. Cette réconciliation finale, due à l'usure du « Temps[24] », autre mot-majuscule découvert dans *Comptez vos jours*, pourrait bien se lire comme celle d'Alice Rivaz avec le militant que fut son père, Paul Golay. Mais la question de savoir s'il existe sur la « Terre » et dans le « Temps » une « Histoire » dont le sujet féminin très suspicieux, qui se raconte dans les textes autobiographiques d'Alice Rivaz, voudrait vraiment faire partie demeure entière.

Dans *L'Alphabet du matin* le conflit des idéologies marquant l'histoire du XXe siècle de même que celle de la famille de la narratrice se dessine au gré des naïvetés de l'enfant qui apprend peu à peu à associer des idées aux mots. Le lecteur comprend, grâce à la musique des mots, que la petite Anne qu'on appelle aussi Anneton est fort impressionnable. Peut-être conviendrait-il de dire d'elle ce qu'elle pense au sujet des pauvres insectes malmenés par les hommes, ses homonymes, les hannetons : « Il est horrible de naître hanneton [Anneton] sur une terre où vivent les hommes[25] ». En effet, non seulement les hommes font la chasse aux hannetons, mais Anne observe aussi que nulle entente ne règne entre eux. Le chapitre qui dessine avec le plus de clarté les voix discordantes des porteurs d'idées dans l'entourage d'Anneton s'intitule « Trois Bibles et l'Histoire suisse[26] ». Il apparaît, en bref, que la *Bible* prêchée par la grand-mère d'Anneton, une femme très croyante, ne ressemble pas entièrement à l'*Évangile*, seule parole vraiment divine selon la mère d'Anneton. Cette femme sensible réprouve les violences relatées dans l'*Ancien Testament*, tandis que son mari se réjouit, au contraire, de trouver dans les livres de l'*Ancien Testament* l'humanité telle qu'elle est en réalité, soit pleine de « beaux salauds[27] ». Si l'appréciation des histoires de la Bible divise les esprits des grandes personnes, l'Histoire suisse apparaît également bien différente dans les livres d'école d'Anneton et dans ce qu'en dit son père. Les premiers exaltent les vertus guerrières des héros nationaux, tandis que le second dénonce les lâchetés des Suisses et leur combativité perdue. Ses aspirations lui font préférer les grands hommes français qui avaient le sens de la révolte et de la liberté, valeurs qu'il entend cultiver lui-même.

---

24. A. Rivaz, *Comptez vos jours*, p. 11.
25. A. Rivaz, *L'Alphabet du matin*, p. 94.
26. *Ibid.*, p. 213-220.
27. *Ibid.*, p. 215.

Toutes ces divergences d'opinion sur le sens de la Bible et le sens de l'Histoire suisse ne sont pourtant pas pour Anneton la cause de perplexités aussi entières que les horizons incompréhensibles associés à certains mots. La polysémie du mot « grève » est, entre autres, bien troublante depuis que la grève rassemble des ouvriers, échauffe tous les esprits et divise la famille. Quel rapport cela peut-il avoir avec le bord de l'eau où l'on va jouer ensemble ? En se compliquant, le mot « grève » charge la vie d'Anneton d'un chapitre important de l'histoire sociale du début du XXe siècle. Les grèves sont tristes ou glorieuses suivant qui en parle. Elles ont lieu dans la Sarre, à Vevey, mais surtout en Russie, à Riga et à Saint-Petersbourg. Les bribes de conversations qui frappent l'enfant et qu'Alice Rivaz retient dans son récit sont autant d'allusions qui renvoient le lecteur à des événements historiques vérifiables[28] tout en croquant sur le vif l'ambiance des débuts de la mobilisation socialiste dans le canton de Vaud.

Du côté de l'histoire biblique, c'est le sens du mot « Parousie » qui perd tout son charme en se précisant. L'enfant pense que c'est là le nom d'un pays lointain, « encore plus lointain que la Bohème, la Hollande, l'Allemagne et même la Palestine[29] » ? Mais, lorsque sa grand-mère identifie les sons veloutés du mot « Parousie » à l'événement « le plus important de toute l'histoire du monde[30] », le pays des songes s'évanouit. En effet, le Jugement dernier ne peut rien avoir de très rassurant pour Anneton qui ne tient pas à devoir rendre compte des coups de pied distribués ici et là. Mais les images et les histoires du Bon Berger, dont l'avènement est censé apporter une paix fabuleuse, où l'on verra les loups et les brebis réunis ensemble, ont peut-être davantage touché le cœur d'Anneton que ne le dit *L'Alphabet du matin*.

Les divisions des hommes qui forgent l'Histoire, voilà ce qu'Anneton accepte le moins. N'est-ce pas que cette Histoire, faite de guerres et de conflits, appartient à l'espèce ennemie ? Voici que des « Arrivistes », « Opportunistes », « Exploiteurs », « Pharisiens » se disputent avec des « Pécheurs », « Révoltés », « Sans-Dieu »,

---

28. Pour une remise en contexte des événements auxquels Alice Rivaz fait allusion voir, entre autres, Patrick de LAUBIER, *1905 : Mythe et réalité de la grève générale. Le mythe français et la réalité russe*, Begedis, Éditions universitaires, 1989.

29. *Ibid.*, p. 80.

30. *Ibid.*, p. 83.

« Meneurs », voire des « Allemands » et des « Juifs ». Il y a là non seulement « Des mots pour surprendre[31] » comme le veut le titre du chapitre consacré aux grèves, mais aussi des mots-majuscules forgés par la gauche et forgés par la droite pour faire peur. Puis arrivent enfin des noms, qui deviendront familiers à la narratrice, mais qui pour l'heure servent à faire réfléchir les lecteurs : « Liebknecht, Jaurès, Jules Guesde, Adler, Rosa Luxembourg, Marcel Sembat[32] ». Chacun de ces noms appellerait bien sûr un long commentaire d'historien. Nés au milieu du XIXe siècle, qui en Autriche, qui en Pologne, en Allemagne ou en France, ces hommes et cette femme ont contribué à fonder par leurs écrits et à porter par leurs actions le mouvement ouvrier et les partis de gauche à travers toute l'Europe dans ce qu'Alice Rivaz finit par appeler « le difficile combat social et politique de ce début de siècle[33] ». Mais Anneton ne peut pas comprendre pourquoi son père se jette dans ce combat qui l'éloigne tant du « Bon Berger » que des mœurs bourgeoises et religieuses de sa famille pour le rapprocher du révolutionnaire russe Zadkine, du cortège des ouvriers avec leur fanfare et leurs drapeaux rouges et enfin de la Maison du Peuple à Lausanne où le conduira son nouvel emploi en politique.

L'inscription de l'Histoire du XXe siècle dans *L'Alphabet du matin* est à la fois précise et allusive. C'est beaucoup une question de mots surpris au vol dans des contextes dont l'enfant ne comprend que les charges affectives sans pouvoir situer les enjeux convoqués ni dans le temps ni dans l'espace. Cette perspective bornée par un déficit de connaissances est à l'origine d'un ressentiment qu'illustre bien la scène du premier cours de géographie suisse dans la classe de Mlle Barde sur ce point trop avancée pour Anne[34]. Peu importe au fond que la fillette s'imagine la Parousie comme un pays ou encore Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg comme des bourgeois de Lausanne. Elle ne risque pas d'être interrogée sur ces matières. Mais à l'école il faut savoir pointer sur

---

31. *Ibid.*, p. 120-131.
32. *Ibid.*, p. 130.
33. *Ibid.*, p. 267.
34. Ici l'enfant en veut à sa mère de ne l'avoir pas correctement instruite, mais c'est un trait qui se maintiendra. Marcel Raymond note, par exemple, en mai 1971 : « Pour en revenir à Alice, je crois qu'elle éprouve, à l'égard de la vie, du ressentiment, celle-ci ne lui ayant pas apporté ce qu'elle en attendait. » Marcel RAYMOND, « Pages sur Alice Rivaz », in *Écriture* 17 (1982), p. 47.

une carte de géographie déroulée « le Jura, le Plateau et les Alpes...[35]». Quelle blessure d'amour-propre pour Anneton de ne pas savoir lire une carte de géographie lors de son premier jour d'école puis, quel amusement pour Alice Rivaz de pouvoir constater, un demi-siècle plus tard, l'esprit lui-même borné de l'instruction publique du Canton de Vaud en découvrant dans la salle de classe de Rovray, où avait enseigné Paul Golay, une carte de l'Europe datant d'avant la Première Guerre mondiale ! À quoi pouvait bien servir cette « vénérable relique scolaire[36]» en 1959 ? La narratrice d'« Aubes lointaines » se gausse des autorités scolaires vaudoises qui n'ont en vue pour l'éducation primaire des classes modestes que « l'histoire d'une Suisse elle-même inchangée depuis un siècle et demi » et « l'histoire biblique, c'est-à-dire l'histoire du peuple d'Israël[37]». Sa lecture des cartes de géographie est désormais sans faille et en découvrant celle qui servit à l'instruction des écoliers de son père elle y discerne même les « premiers songes révolutionnaires[38]» de celui-ci :

> Mon père, lui, y avait contemplé une Prusse arrogante, une France vaincue et humiliée, mal guérie de sa défaite de 1871, une Russie des tsars en guerre avec le Japon et mordant la poussière. Il y avait repéré des lieux de fermentation et de révolte qui commençaient de l'intéresser et de l'émouvoir, Paris, Berlin, Moscou, Riga, où des milliers d'ouvriers descendaient dans la rue et se faisaient mitrailler par la police montée des pouvoirs en place[39].

La carte de l'Europe est étroitement liée à l'Histoire pour cette fille du XXe siècle. Elle en témoignera encore en 1987 dans l'avant-propos à la seconde édition de son premier roman, *Nuages dans la main,* où il est question des années 1936-1939.

> Durant toutes ces années précédant le conflit mondial armé qui valut à l'humanité cinq millions de cadavres, j'avais suspendu à une paroi de mon bureau une immense carte de l'Europe où mes camarades et moi posions chaque matin un regard angoissé sur l'Espagne[40].

---

35. *Ibid.*, p. 176.
36. A. Rivaz, *Ce nom qui n'est pas le mien*, p. 153.
37. *Ibid.*
38. *Ibid.*, p. 154.
39. *Ibid.*
40. Alice Rivaz, *Nuages dans la main* (1940), rééd. Lausanne, L'Aire, 1987, p. 10.

Les cartes de géographie, où il faut savoir pointer les cours d'eau et les reliefs montagneux qui « échappent à la passion et à la soif de destruction des hommes[41]» servent par ailleurs de canevas aux songes ou aux cauchemars touchant l'Histoire.

Dans *Traces de vie*, on discerne enfin l'itinéraire de l'adulte qui choisit avec toujours plus de fermeté l'espace de son écriture et de son action. Cet itinéraire d'écrivaine tente d'écarter l'Histoire au prix, en quelque sorte, de l'unité du sujet de l'écriture. Dans une notice de l'année 1960, l'Histoire avec un grand « H » est abordée de front et comprise en rapport avec la subjectivité :

> Dans les grands pays qui font l'Histoire, chaque citoyen vit sur deux plans et dans deux dimensions, ceux de son pays et du peuple auquel il appartient, ceux de sa vie personnelle. En Suisse romande, la plupart des gens ne vivent qu'en fonction de leur propre vie, sans référence à quelque chose qui les dépasse sur le plan civique et historique. C'est ce qui nous rapetisse et parfois nous atrophie. Si nous voulons croître, nous déployer, nous ne pouvons le faire qu'à l'intérieur de notre propre dimension. Certains parlent de « grandir du côté du ciel »! Encore faudrait-il que cette direction « céleste » ne se présente pas à nous comme une solution de rechange.
>
> Il en est différemment des cantons suisses allemands qui ont fait l'Histoire de la Suisse, qui portent en eux, ataviquement, la croissance et l'existence de ce pays et ses racines. La Suisse romande n'est pour rien dans cette histoire, elle est devenue l'associée après coup de ce long passé, aux profondes racines, qu'est la Suisse d'outre-Sarine, la vraie[42].

Déjà en tant que sujet suisse, Alice Rivaz se plaignait d'être séparée du mouvement de l'Histoire de son temps. Cette conscience malheureuse s'aggrave lorsqu'elle se conçoit comme sujet suisse romand soi-disant privé des dimensions de l'Histoire et donc prisonnier de sa vie personnelle. Or, cette vie personnelle est si minuscule que la diariste renonce à dater ce qu'elle appelle ses petites affaires et ses menues réflexions :

> [...] en traçant le chiffre du jour même sur la page du carnet [...] j'ai chaque fois l'impression de donner d'avance une importance démesurée à chaque mot qui va s'y déposer, ou encore d'évoquer par cette datation précise la situation du monde entier

41. A. Rivaz, *Ce nom qui n'est pas le mien*, p. 154.
42. A. Rivaz, *Traces de vie*, p. 179.

> à ce moment-là. Dès lors, comment écrire quelques lignes me concernant sous une date évoquant quelque chose d'aussi démesuré, rien de moins qu'une minute d'un jour de la planète[43].

Modestie ou orgueil, Alice Rivaz ne tient pas à inscrire les moments de sa vie personnelle dans l'histoire de la planète. Elle ne se conçoit pas comme sujet dans cette mouvance, mais à en croire un aphorisme formulé en mars 1964, ce renoncement fait d'elle une planète à part entière prise dans une expansion vertigineuse :

> Qu'est-ce qu'un romancier ? Une sorte de planète en voie d'éclatement, dont les fragments deviennent de nouveaux univers et des personnages de romans[44].

Tout semble se passer comme si la rédemption du sujet exclu de l'Histoire pouvait se gagner grâce à sa diffusion dans d'autres mondes, ceux de la fiction.

Mais qu'en est-il de l'éventuelle expansion du sujet suisse romand « du côté du ciel » ? Elle s'inscrit sans doute dans la tradition religieuse dont l'histoire se résume dans *Comptez vos jours* par l'expression assez suspecte de « grandes transhumances huguenotes ». Peut-être avons-nous affaire ici à un reste de ce qu'Alice Rivaz qualifie elle-même en août 1954 de « trop grandiloquent, emphatique[45] » en se référant à la première version de ce texte. Ou alors, cette expression offre-t-elle une synthèse étonnante des discours historiques charriés par la tradition huguenote qui pèse sur l'auteure. Il y a d'une part les inépuisables histoires du Bon Berger qui affleurent lorsqu'Alice Rivaz décrit « le passage d'une transhumance déroulant le vieux parchemin de son imagerie séculaire sur la route devenue vivante[46] ». D'autre part, ce sont les récits de la Réforme que se répètent les horlogers du Jura qui descendent des huguenots français et dont la narratrice d'« Une Marthe » s'amuse :

> Sûrement ils en rêvaient — des rêves où la Bible était encore interdite, où ils se voyaient l'emportant avec eux comme un trésor dangereux, pendant ce terrible hiver de 1685 où leurs ancêtres, fuyant leur pays, avaient traversé les forêts du Jura, brassant la neige jusqu'aux genoux[47].

---

43. *Ibid.*, p. 24.
44. *Ibid.*, p. 211.
45. *Ibid.*, p. 102.
46. A. Rivaz, « Vue sur un jardin potager », in *Ce nom qui n'est pas le mien*, p. 177.
47. Alice Rivaz, « Une Marthe », in *Sans alcool, nouvelles*, Neuchâtel, La

L'image édulcorée des soi-disant transhumances huguenotes déclenchées par la Révocation de l'Édit de Nantes traduit finalement le relatif inconfort qu'éprouve l'auteure face à la tradition religieuse de son pays.

Traces de vie s'ouvre d'ailleurs par une citation tirée de la *Bagavad-Gita* où se fait jour une tout autre tradition spirituelle : « Le commencement des êtres est insaisissable, nous saisissons le milieu, car leur destruction aussi est insaisissable. Y a-t-il là sujet de pleurs ?[48] » D'emblée le regard vers le début et vers la fin des Temps, qui oriente généralement toute écriture de l'Histoire et, notamment, celle que transmet la Bible, est suspendu. Une réflexion sur l'effet bienfaisant de cette façon de voir ouvre aussi la nouvelle « Une Marthe » dont on vient de voir qu'elle conteste en douceur les mythologies huguenotes. Saisir le milieu, voilà sans doute l'idéal qu'entrevoit Alice Rivaz en pensant à sa vie et à son écriture. Mais le refus d'une démarche orientée se paie de bien des peines dont la recherche d'une cohérence personnelle n'est pas la moindre. « Je n'ai pas encore rencontré ma vie[49] », affirme-t-elle en 1953.

L'expérience mystique qui l'attire lui apparaîtra plus tard comme indépendante de toute historicité. En questionnant ce qu'elle appelle le « totalitarisme chrétien » elle constate que l'expérience mystique « est de tous les âges de l'humanité, de toute les civilisations, indépendante des religions instituées[50] » et l'imagine, pourquoi pas, « sur d'autres planètes ». Il y aurait là, peut-être, une alternative aux chemins tout tracés par les discours sur l'histoire de notre planète, sur l'histoire du peuple de Dieu ou encore sur l'histoire de la lutte des classes et sur celle des massacres et des guerres dont aucun ne convainc notre auteure douloureusement séparée d'elle-même et de sa vie. Elle termine *Comptez vos jours* en constatant n'avoir jamais « lavé les pieds des autres[51] », s'étant bornée à tout regarder de loin.

Mon propos n'est pas de creuser ici les voies de l'expérience mystique soi-disant commune aux êtres de tous les lieux et de tous les âges, mais de signaler qu'Alice Rivaz était à la recherche d'une

---

Baconnière, 1961, p. 43.

48. A. Rivaz, *Traces de vie*, p. 9.
49. *Ibid.*, p. 64.
50. *Ibid.*, p. 129-130.
51. A. Rivaz, *Comptez vos jours*, p. 90.

communauté avec les autres nécessaire à sa vie, d'un lieu où les séparations dont l'Histoire rend compte s'aboliraient. La mémoire qui stimule l'imagination permet bien sûr de supprimer les séparations en faisant apparaître les choses qu'on se rappelle « mystérieusement nôtres », selon une formule de Pavese retenue dans *Traces de vie*[52]. Mais la vraie guérison viendra, je pense, par le biais de la télévision qui fera entrer chez Alice Rivaz l'image des autres en même temps que l'histoire de la planète dans sa trépidante actualité. Grâce à cette innovation technologique il sera soudain possible de saisir l'être par le milieu pour l'autre et soi-même à la fois. Un nouvel aphorisme en rend parfaitement compte :

> Petit écran, ce miroir dépoli qui ne me renvoie pas ma propre image mais celle d'autrui qui tant me ressemble[53].

La voilà enfin donnée, cette communauté si précieuse qui assure une ressemblance entre le sujet et la vie. L'engagement est alors tout spontané. Tandis qu'Alice Rivaz entretient encore des sentiments ambivalents à l'égard de l'« ensorcelante machine » qu'elle vient d'acquérir, il lui « arrive pourtant de rêver d'une prose qui permettrait de traduire ce [qu'elle] voit sur le carré lumineux[54] ». Mieux que le journal qu'il lui arrivait de ne pas acheter pour se protéger des horreurs de la guerre[55], mieux peut-être aussi que la radio qui ne transmet pas d'images, la télévision peuple l'Histoire de visages qui interpellent notre auteure et qu'elle croquera merveilleusement. Que l'on pense, par exemple, à l'ouvrier algérien qui voit l'avenir des siens dans sa main[56].

Mais, pour vivre les grands moments de l'Histoire, tous les médias sont mis a contribution de façon à ce que la communauté soit la plus entière possible. En guise de conclusion, je citerai donc la note du 20 novembre 1977 où Alice Rivaz apparaît véritablement réconciliée avec l'Histoire, elle-même et les autres :

> Sadate en Israël !!! Passé cette journée à vivre ce bouleversant événement humain à travers radio et télévision. Submergée de bout en bout par une émotion irrépressible comme celle de millions d'autres gens sur la planète en ce jour unique de l'histoire des hommes. Sentiment très fort en une telle circonstance de

---

52. A. Rivaz, *Traces de vie*, p. 214.
53. *Ibid.*, p. 286.
54. *Ibid.*, p. 259.
55. *Ibid.*, p. 19.
56. *Ibid.*, p. 264.

> mon appartenance à l'espèce humaine, comme si seul un grand événement historique comme celui-ci me soudait à tous mes semblables[57].

Tout se passe comme si l'événement le plus important de toute l'histoire du monde, que la grand-mère d'Anneton appelait Parousie, pouvait se vivre ainsi au plein milieu de la vie. L'expansion du sujet suisse romand n'est pas dirigée ici vers un ciel extérieur au monde, mais elle s'éprouve dans un moment de communion avec le monde et avec les autres, parce que le sujet adhère à l'événement du jour qui semble porteur de paix. En rendant compte de ce moment d'espérance, le texte autobiographique soude enfin le sujet à l'histoire de son siècle.

Monique MOSER-VERREY
Université Laval, Québec, Canada

57. *Ibid.*, p. 281-282.

23 juillet 82

Trouvé un autre titre qui conviendrait très bien au récit des "Enfants du Belvédère" qui mijote en moi depuis des années, et qui m'inspirera, enfin = le titre = Prémices (pas très joli, en somme)

Récit couvrant mes années 12 - 14 ans, et le petit monde enfantin habitant notre maison locative et auquel j'étais complètement intégré. Une douzaine de garçons et filles - nous après de 7 à 14 ans, qui passions tout notre temps libre ensemble dans le vallon de la Vuachère - Temps de mon premier grand amour ~~pour~~ à 12 ans pour un garçon qui en avait 14

Si seulement j'avais encore un peu de talent. J'ai trop attendu pour entamer et mener à bien ce récit-là qui pourtant m'importe beaucoup. Hélas, je doute fort d'en être encore capable — et même d'en avoir encore le temps. Exactement comme pour "La fin des beaux jours". Il me faudrait une douzaine d'années encore devant moi, et bien entendu d'années de pleine intégrité et capacité intellectuelles — je doute fort que celui-ci, déjà en pleine régression, puisse me permettre un tel exploit à partir de mes 81 ans, atteint dans une quinzaine de jours !!! Il est grotesque de l'imaginer —

Mais ces deux romans : La fin des beaux jours et Prémices, ~~[illegible]~~